

Des prothèses toujours plus chères et plus performantes

HANDICAP Leur usage en compétition est-il une forme de dopage... technologique ?

- ▶ Les athlètes invalides sont toujours plus nombreux à utiliser ces prothèses high tech et leurs performances sont impressionnantes.
- ▶ En fibres de carbone, elles sont très légères. Et particulièrement résistantes aux flexions.

Quand on parle de handisport, difficile de ne pas penser aux performances d'Oscar Pistorius. Mais de plus en plus, les athlètes « invalides » réalisent de véritables exploits. Le dernier en date : Markus Rehm, qui le 23 octobre a explosé le record du monde handisport de saut en longueur avec un saut à 8,40m. Un résultat qui en fait également la cinquième performance mondiale de l'année athlètes valides compris. L'homme porte une prothèse de course de type Flex, semblable à celles d'Oscar Pistorius.

Caracoler en tête des résultats mondiaux de l'athlétisme avec une prothèse est donc aujourd'hui possible. Grâce notamment à l'amélioration de ces dernières. « Les premières prothèses étaient faites de bois. Ensuite, on est rapidement passé aux alliages métalliques », explique Patrick Wijns, patron de OVH orthopédie, un fabricant de prothèses. « Dans le domaine sportif, aujourd'hui, on utilise surtout la fibre de carbone. Sa très grande résistance et son élasticité permettent de transformer le poids en énergie. » Les détracteurs de Rehm en Allemagne parlent d'effet « catapulte ».

Plus légers, mais pas seulement

Des matériaux toujours plus légers, et toujours plus résistants. Mais le poids ne fait pas tout. « Chaque prothèse est faite sur mesure, il y en a autant qu'il y a de patients. Au-delà du poids, c'est le "fût" qui importe ». Le fût, c'est la jointure entre le moignon et la prothèse. « Souvent on préfère un membre un peu plus lourd, mais bien racordé plutôt qu'un membre très léger, avec des matériaux de pointe, mais un inconfort au niveau du fût. »

Dans le domaine aussi, de nombreux progrès ont été accomplis. « Pour chaque patient, il faut mouler le moignon, avec du plâtre. Ensuite, on fu-

brique le fût avec de la résine ou de la fibre de verre et du silicone pour que la prothèse soit la plus agréable possible à porter. » Chaque prothèse est faite sur mesure, à la main.

Pour les « pieds », en revanche, c'est différent. « Il existe plusieurs fournisseurs de pièces pour les pieds. Là aussi, il peut y avoir des différences, mais ce sont en règle générale des pièces relativement standardisées et interchangeables en fonction des besoins. »

Si les progrès en termes d'élaboration de prothèses sont quasiment constants, celles-ci constituent souvent un budget conséquent. « Pour une prothèse basique, les prix démarrent aux alentours de quelques centaines d'euros. Mais cela peut grimper très rapidement jusque 25.000 euros, voire davantage. »

Par ailleurs, les prothèses sont mal remboursées en Belgique. Et les prothèses sportives ne le sont pas du tout. « Pourtant, elles permettent aux invalides de pratiquer des sports et les retours de ceux qui les utilisent sont très encourageants. Un patient vient par exemple de participer au semi-marathon de Valence. Il s'est classé 5.002^e sur 15.000 participants. Mais tout le monde ne peut pas se payer ce genre de prothèses. »

Un usage uniquement sportif

Et, si elles restent chères, ces prothèses ne permettent que la pratique d'un sport. Exit la balade le dimanche matin avec des lames destinées aux sprints par exemple. Et, en plus du prix, il faut parfois les remplacer. « On ne s'en rend pas forcément compte, mais le moignon évolue avec le temps, comme le reste du corps. Souvent, on reçoit des patients qui nous disent "Mon fût est devenu trop gros" alors qu'en réalité, c'est leur membre qui a évolué », explique Patrick Wijns, avant de rajouter, « comme il s'agit d'un investissement conséquent, la plupart se tournent vers des sponsors ou des associations. Ce que l'on fait de plus en plus, en revanche, c'est proposer aux personnes qui le souhaitent de s'essayer au sport. On utilise leur prothèse ordinaire, de la vie de tous les jours ou une de plus ancienne. On en enlève le pied, pour le remplacer par un pied destiné à un usage sportif. Ainsi si les sensations ne sont pas parfaites car le fût n'est pas vraiment adapté à un usage sportif, cela

permet à la personne de se rendre compte des sensations et de se faire une idée de ce qu'il est possible de réaliser ». ■

THOMAS CASAVECCHIA

L'ESPÈRE

« Des problèmes éthiques »

Jean-Pierre Castiaux est médecin du sport à l'hôpital universitaire de Saint-Luc. Pour lui, l'accès au sport pour les personnes handicapées est une excellente chose. Mais les laisser concourir aux compétitions avec les valides pose de nombreuses questions. « L'évolution des prothèses est basée sur la recherche de la performance. Elle ne prend pas le modèle du corps humain comme référence, explique le médecin. Dans ce cas, on parle souvent de dopage technologique et le terme n'est pas galvaudé. » Ce qui selon lui pousse à de meilleurs résultats. « Ce qu'accomplissent ces athlètes est fantastique et il ne faut surtout pas leur enlever de mérite, mais dans le cadre du sport professionnel, avec ses enjeux, il est délicat de les laisser concourir contre des valides alors que l'ingénierie de leurs prothèses peut leur donner un avantage. Ce n'est pas sans poser de questions d'éthique. C'est tout le débat entre deux conceptions qui se valent complètement, à savoir, la philosophie humaniste et l'éthique sportive du résultat. Il faut également prendre en compte les questions financières. L'athlète qui dispose de la meilleure prothèse, et donc probablement la plus chère, est avantagé par rapport à un autre qui porterait une prothèse moins perfectionnée. Le point positif est l'exemple que donnent ces athlètes. On observe de plus en plus de non-valides qui décident de se lancer dans le sport. Et c'est une excellente chose. »

T.H.C.A.